

24 images

24 iMAGES

Au-delà des images *Speaking parts*, de Atom Egoyan

Gérard Grugeau

Number 46, November–December 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24466ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (1989). Review of [Au-delà des images / *Speaking parts*, de Atom Egoyan]. *24 images*, (46), 4–5.

AU-DELÀ DES IMAGES

par Gérard Grugeau

La séquence d'ouverture de *Family Viewing* hante encore nos mémoires. Sur une musique pulsionnelle de Mychael Danna, des chariots contenant les plateaux destinés aux pensionnaires d'un hospice de vieillards sont déchargés en cuisine pour révéler progressivement à l'arrière-plan Van, le héros du film, dans la partie gauche de l'écran et un téléviseur allumé dans la partie droite. L'individu et l'image, inscrits ici dans un même plan, apparaissent d'emblée comme le fondement dialectique de l'univers d'Atom Egoyan. Comme les deux protagonistes incontournables d'une lutte à finir dont la représentation tiendrait lieu de fiction. Avec *Speaking Parts*, Egoyan — cinéaste obsessionnel s'il en est — explore plus avant le territoire de l'image, tout en

mesurant le poids de cette omniprésence vampirique au sein d'une société de plus en plus assujettie à la communication artificielle des écrans cathodiques.

Alors que *Family Viewing*, par le biais des différentes générations d'images (film, vidéo, home movies), renvoyait métaphoriquement à la dynamique interne d'une famille disloquée en voie de restructuration («meurtre» symbolique du père et recentrage de la famille autour de la figure maternelle), *Speaking Parts* renoue avec ce même métissage des supports pour mettre cette fois en scène la dépersonnalisation de l'individu à travers l'impact des images sur les comportements humains et rendre compte de l'impossible cohabitation des cinémas d'auteur et de producteur. On sait avec quelle

force de conviction Egoyan a toujours défendu son statut de cinéaste indépendant et les conditions de production de ce dernier film attestent une fois de plus son refus du compromis.

Raconter un film d'Egoyan n'offre qu'un intérêt somme toute limité tant la proposition fictionnelle à laquelle le spectateur est convié apparaît indissociable du dispositif filmique qui l'engendre. Un dispositif d'une extrême sophistication qui, comme dans *Family Viewing*, débouche sur un irrépressible dérèglement des images à partir duquel les personnages jusque-là figurants de leur propre vie parviennent à surmonter momentanément leur état névrotique pour se retrouver en prise sur le réel. Voir l'ultime séquence du film où Lisa (Arsinée Khanjian) et Lance (Michael Mc Manus) se débanalisent et amorcent une timide réappropriation du désir, sans qu'un circuit parasite ne vienne s'interposer entre la réalité et l'image.

Des figurants — incidemment le titre français de *Speaking Parts* — tels sont les personnages d'Egoyan. Des personnages sans racines, désespérément en quête d'une identité, qui se sont mis en exil de leurs émotions et ne semblent avancer dans l'existence que mûs par la seule absorption des nourritures cathodiques: Lisa visionnant ad nauseam les films de Lance dont elle est amoureuse, Clara (Gabrielle Rose) se noyant dans la contemplation de l'image vidéo de son frère disparu, Lance saturé d'images et réceptacle des désirs ambiants. Produits d'une société baignant dans un climat



Le producteur (David Hemblen) et Lance (Michael McManus). «L'impact des images sur nos comportements.»

«Clara (Gabrielle Rose) se noie dans la contemplation vidéo de son frère disparu.»





Lisa (Arsinée Khanjian)



Lance et Lisa

d'aliénation généralisée, ces êtres manipulés et souvent antipathiques manipulent à leur tour un entourage qui n'a de cesse de les vider de leur substance. À l'hôtel dirigé par une mère maquerelle qui n'est pas sans rappeler physiquement «l'Américaine» de *Mauvais sang*, on exploite sans vergogne l'image que projette les corps androgynes des garçons d'étage. À l'écran, un producteur sans scrupules (David Hemblen) règne en maître absolu sur les esprits en fabriquant de l'illusion à coups de «talk shows» sensationnalistes et autres «contes de fée» suintant la fausse compassion. Quant à Eddie le propriétaire du club vidéo (Tony Nardi), il emprunte déjà dans l'ombre, par ses activités de vidéaste polyvalent, la voie glaciale tracée par le producteur.

Dans ces univers parallèles à connotation œdipienne (troublante correspondance entre les roucoulements des tourterelles présentes dans la scène du marché entre Pierre et sa mère adoptive dans *Next of Kin* et la bande son de *Speaking Parts* où ces mêmes bruits hors-champ scandent les cruelles péripéties de la chambre 106), la sexualité ne trouve comme terrain d'expression qu'un espace dépersonnalisé ou parasité et remis en scène à distance par une surenchère du dispositif voyeuriste. Et, quand les épanchements du cœur viennent par mégarde gripper les rouages trop bien huilés de ce monde impitoyable, comme justement dans le cas de l'occupant-e de la chambre 106, Thanatos reprend vite ses droits car, au royaume de l'illusion perverse, le bonheur même d'occasion demeure inaccessi-

ble. Comme si l'aseptie des lieux et les comportements névrotiques qui transparaissent à travers les gestes quotidiens ne laissaient au désir aucune chance d'émerger.

De ces vies envahies et conditionnées par le pouvoir de l'image, Atom Egoyan dresse un constat froid et distancié. La construction de l'argument filmique de *Speaking Parts* repose plus que jamais sur une structure narrative à la logique implacable qui confine ici à l'extravagance. Curieusement, l'écriture formelle de plus en plus policée du jeune cinéaste tend à perdre en consistance ce qu'elle a gagné en maîtrise de ses éléments constitutifs. De *Next of Kin* à *Speaking Parts*, le cinéma de Egoyan semble dériver insidieusement vers une sécheresse un peu vaine, tout en continuant de procurer une certaine jouissance intellectuelle et à dégager un pouvoir hypnotique indéniable, dû en grande partie aux variations musicales obsessionnelles de Mychael Danna qui viennent combler parfois jusqu'à saturation les vides d'un univers déserté par le réel. L'extrême cérébralité qui préside à la mise en place des réseaux de signification et au brouillage des niveaux de la perception vise bien sûr à servir méthodiquement un propos qui traite en filigrane d'une incapacité douloureuse à s'ouvrir sur la vie. Mais, d'aucuns y verront une certaine complaisance dans l'évocation d'un monde cerné de toutes parts par la mort que seule l'ironie cruelle du cinéaste arrache aux sables mouvants de la stérilité.

S'il affiche une singulière cohérence dans la démarche thématique et formelle

de son auteur, le cinéma d'Egoyan semble avec ce dernier film comme pris au piège de cette réalité vendue corps et âme à la civilisation de l'image, réalité dont il entend rendre compte. Loin du creuset familial de ses précédents films, son univers se désincarne. Et s'il tente non sans un certain brio de renouer avec «l'exacerbation du visible» qui constituait l'intérêt majeur de *Family Viewing*, *Speaking Parts* n'est pas exempt de confusions et de lourdeurs démonstratives, quand le film ne sent pas carrément le procédé. Non par volonté du cinéaste d'exploiter un filon ou une formule gagnante — Egoyan est bien trop intègre pour cela — mais comme si l'univers obsessionnel qu'il met en scène ne pouvait malgré le choc des différents supports filmiques, se dégager de ses points de fixation pour accéder à une véritable transcendance. De par l'originalité de sa démarche et l'exigence morale qui sous-tend ses projets, Atom Egoyan n'en demeure pas moins un cinéaste à suivre attentivement. ■

SPEAKING PARTS

Canada 1989. Ré. et scé. : Atom Egoyan. Ph. : Paul Sarossy. Mus. : Michael Danna. Int. : Michael McManus, Arsinée Khanjian, Gabrielle Rose, Tony Nardi, David Hemblen, Patricia Collins. 92 minutes. Couleur. Dist. : Alliance/Vivafilm